

IDOLES, IDOLES

PAR JEANNE DELAIS



HUMOUR

L'AIR DU TEMPS 205

Extrait de la publication

•

Préface

Au pays des enfants heureux, selon mes élèves : « On rend justice aux jeunes. C'est pourquoi les grandes personnes font le ménage, lavent le linge, même celui de la poupée. Comme les parents doivent obligatoirement rester à la porte de nos maisons, ils couchent dans des niches à chien. Lorsqu'ils ont désobéi ou se sont montrés grincheux, ils ont droit à de mauvaises notes ou à une paire de claques. Quand ils ont été bien sages, ils reçoivent en récompense un sucre ou un vieil os. Parfois on leur permet d'aller à l'école, à l'école des parents car celle des enfants a été expédiée dans le cosmos, il y a deux mille ans avant Jésus-Christ. Si les parents ne font pas l'affaire, il suffit de les amener au bureau des échanges, 136, rue de Bafards, et là les parents vieux sont troqués contre des neufs, plus dociles évidemment.

« Dans notre univers, vrai Paradis de nos dix ans, règnent les fleurs, le soleil et les jeux. Chaque soir les petits garçons emmènent les petites filles dans des réceptions car il y a bal jour et nuit. Nous pouvons aussi entendre nos chanteurs préférés. Mais quand ils nous cassent les oreilles, on les pend à la cordelette. Chez nous la télévision qui a vingt-cinq chaînes fonctionne vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Bien entendu nous commandons notre programme nous-mêmes c'est-à-dire que nous voyons huit fois de suite Zorro ou Robin des Bois (en entier) ou bien alors la suite de Belphégor. »

Pays des niches à parents, pays idéal : le tableau ne manque pas de piquant. Cruel comme un conte de fées, il peut faire réfléchir les grandes personnes. Tout autant que la réflexion

d'une petite fille de quatre ans, fanatique — elle aussi — de Belpégor. On lui annonça que sa grand-mère était morte. « Qui l'a tuée ? » demanda-t-elle.

Je ne blâme pas, je ne juge pas. Je constate : tels sont bien les jeunes de l'après-guerre.

Pour mieux les sonder, mieux les connaître, j'ai mené auprès d'eux durant deux ans une enquête. J'avais choisi comme sujet les Idoles car il m'a paru révélateur. Je ne crois pas m'être trompée. J'ai voulu que l'enfant exprimât ses opinions sur ses propres idoles comme sur les nôtres, de Brigitte Bardot à de Gaulle.

Je pense que ces pages méritent « la curiosité d'un homme raisonnable » et j'aimerais que s'en dégageât le portrait de la jeunesse moderne.

Ont participé à cette enquête garçons et filles de dix à seize ans, de tous milieux sociaux, ouvriers et lycéens, élèves du cours de danse où j'enseigne, d'écoles primaires et de C.E.G.

Idoles de la chanson

Cette femme que je décris avec ses seins pendants, assise sur une chaise, c'est une esclave d'une idole. Son idole c'est la chanson.

Elle se lève. Elle met la radio. En général une chaîne d'Etat pour la journée sinon Europe I ou Luxembourg. Quand la radio parle, ma voisine tourne le bouton et prend une autre chaîne. N'importe laquelle, pourvu que ça chante. C'est fou ce que ça chante à la radio. Tout se dit en chansons, même la manière de se purger. Pas seulement l'amour. Et la mère écoute avec passion toute la journée. Elle préfère sa cuisine. Quand elle change de pièce, elle a toujours à la main son transistor. Si, par hasard, elle part à la campagne, elle emmène son transistor dans le train et au milieu des vaches.

Sa fille appartient à une bande¹ de copains. Tantôt elle est très maquillée. Elle a les cheveux sales, brouillés, crêpés et longs. Des souliers à talons hauts, des gants longs et noirs et parfois un chapeau avec des fleurs artificielles.

Parfois elle n'est pas maquillée du tout, avec la jupe serrée, les bas filés ou des chaussettes noires, toujours une cigarette à la bouche, ce qui la rend dévergondée.

Son frère, qui est de sa bande, est habillé d'une veste à carreaux noirs et blancs avec dessous un polo ouvert ou des chemises sales, déboutonnées d'en haut. La veste est serrée à

1. Pour la première fois les bandes sont décrites — comme ici — dans les copies des élèves de sixième, qui ont, dans ma classe, environ dix ans. Parfois onze ans. Tout est prétexte à en parler. Voir Documents page 163.

la taille et aux bras comme s'il l'avait achetée pour un squelette. Il a les cheveux à la Beatles, très frisés sur le front et les oreilles. Ses pantalons lui serrent la jambe et s'élargissent en pattes d'éléphant.

Toute la bande fume et les garçons l'ont toujours à la bouche allumée ou éteinte. Ils vivent sur le trottoir, au cinéma et près du juke-box dans les cafés, dans les chansons, comme la mère. Si le garçon de café réclame l'argent qu'ils lui doivent, il reçoit, en guise d'argent, des rires, des injures et parfois même des coups de poing. Et lorsqu'ils en sortent, ils se mettent à chanter.

Les garçons sifflent à chaque fois qu'ils rencontrent des filles.

La mère et ses enfants sont heureux.

Ils rentrent à minuit et retrouvent la mère, les seins pendants, sirotant un grog pour se soutenir, écoutant son idole : la chanson.

F., 10 ans.

Idoles des jeunes

Les dictateurs de l'après-guerre, j'entends la Radio, la Télévision, le Cinéma, la Presse, la Publicité, la Chanson, les « Impresarii » ont condamné la jeunesse aux plaisirs de masse, aux travaux forcés du loisir.

L'enfant-tout-le-monde écrit : « J'ai dix ans. Je consacre dans ma journée environ huit heures à mon travail de classe et de quatre à six heures à mes distractions : lecture, dans mes journaux, des feuilletons, comics, bandes dessinées; émissions à la télévision, celles de mes parents et les " miennes " qui me couchent le mercredi et le samedi à onze heures du soir; radio car je dois écouter ce qui m'est consacré sur toutes les chaînes. J'ai le choix; de plus je regarde les hebdomadaires de mes parents, je lis les histoires des princesses, je feuillette les journaux de mode pour savoir comment m'habiller et me coiffer. Je ne vais au cinéma qu'assez rarement alors que ma sœur aînée et mon frère s'y rendent avec les copains au moins une fois par semaine. Ma sœur a ses amies, son club, sa guitare. Elle chante et danse; mon frère et sa bande ont une moto pour leurs sorties avec les filles. Nous avons notre transistor, nos disques, notre vie à nous. Mon frère et ma sœur sont plus malins que moi car ils peuvent chercher la solution d'un problème de maths en écoutant leurs idoles. Moi, quand je fais de l'Enrico Macias ou du Johnny, je n'y parviens pas encore. »

Je connais beaucoup de ces dictateurs modernes qui mettent

en service et vendent de l'idole, du Johnny ou du Thierry la Fronde. J'ai rencontré l'un d'eux et non des moins puissants : il est un des inventeurs de ce nouveau paganisme, le prêtre et le banquier, le médiateur et le tyran : de lui dépend la naissance ou la mise à mort des idoles. Un des créateurs donc de ce culte des pauvres à l'usage d'un nouveau prolétariat, la jeunesse de l'après-guerre.

« De quoi vous plaignez-vous, me dit-il, moraliste grincheux, triste raisonneur. Socrate est mort pour avoir corrompu la jeunesse et je ne suis pas Socrate. Nous avons notre registre des bonnes actions. Ecoutez.

« L'enfant, l'adolescent s'ennuient dans leurs clapiers. Tant mieux. Nous leur apportons la distraction, le bruit, la joie.

« Il est abandonné par des parents qui ont démissionné, qui se veulent " jeunes ". Parfait. Nous lui offrons la compagnie des dieux.

« Il veut de l'aventure, du romanesque. Nos dieux ont leurs chroniqueurs attirés comme Saint-Louis. Nous lui racontons des fables et lui peignons la geste des géants. Il rêve de princes, princesses et s'imagine parfois que ses " vrais parents " étaient pour le moins ducs ou comtes. Nous lui offrons des reportages, des films sur les " fermes " des princes de ce monde qui lui montrent comment ses idoles sont à la fois des frères par la pureté de leur vie simple à la campagne; les gauchos et cow-boys d'un western, aux portes de Paris : tel le centaure Johnny; enfin, la nuit venue, les marquis en habit de soirée et manchettes de dentelles.

« Il refuse le monde des adultes qu'il méprise, réclame des héros sur lesquels se modeler — puisqu'il sait imiter; il se cherche un double flatteur, jeune, beau, tout-puissant sur le monde. Voyez : il se coiffe et s'habille comme Johnny; elle se coiffe et s'habille comme Sylvie. Il chante, siffle, mange, boit comme ses idoles et, à défaut de Mercedes ou de Lancia, se propulse en scooter ou en moto.

« Il a besoin d'aimer des êtres au cœur pur, aux mœurs sages car il se grise de clichés moraux. Nous lui offrons la vierge chaste et pure. Diane Sheila; le couple Johnny-Sylvie maintenant mariés. Car, sachez-le, même si nos dieux vont quelquefois au cabaret, les maris y sont des modèles de fidélité conjugale comme Thierry la Fronde. Il veut une

église pour y communier avec les fidèles, nous lui offrons un club, un music-hall. Nous organisons même pour lui les grandes cérémonies du culte encadrées d'agents de police. Cela le flatte. Il se croit dangereux. Nous poussons la bonté jusqu'à lui indiquer comment il doit manifester ses émotions, sa violence, sa frénésie, son hystérie collective. On lui dit qu'il faut casser les chaises. Il les casse. Qu'il doit ramasser les mégots, arracher des boutons, attraper au vol des reliques et il le fait pour être digne du titre de " fan ". Sachez aussi que nous pratiquons le polythéisme, que nous ne refusons pas les idoles étrangères, et si les Beatles n'ont pas réussi chez nous, c'est que les Français préfèrent les cheveux courts.

« Je dirai plus : certains de nos chanteurs répugnent à ce titre d'idole mais ils se font dieu pour céder à la mode. Toute nouvelle religion veut ses martyrs.

« Bref, chaque enfant, chaque adolescent choisit le dieu de son cœur à ce " self-service des idoles ". De quoi vous plaignez-vous ?

« Nous créons le bonheur à la ville et à la campagne. Nous créons la fraternité qui abolit les frontières. Laissez-nous faire et bientôt il n'y aura plus de rivalités politiques, ni grèves, ni guerres. Nous créons la " vraie vie ".

« Nous n'avons aucun souci pédagogique : voilà pourquoi nous réussissons. La preuve la voici : nous vendons des idoles, des disques, des " gadgets ", des rêves, des reliques, de la crème contre l'acné, des déodorants, des recettes pour séduire. Notre clientèle a ses magasins, son style. Grâce à nous, la voilà comblée. Interrogez nos chiffres d'affaires.

« Laissez parler la masse, je veux dire la clientèle qui va de cinq à dix millions », me dit-il en conclusion et non sans pieuse admiration.

C'est ce que j'ai fait.

Condamner l'exploitation des enfants, par les dictateurs de la chanson, ne signifie pas que toutes les chansons sont idiotes et que les jeunes ne doivent ni chanter ni danser. Je ne prétends pas interdire à la jeunesse la danse et la musique, le twist et le rock. Une jeunesse trop sage m'inquiéterait. Assez de signes révèlent une certaine passivité née de la soumission à la dictature des idoles et qui contribue à l'atomisation de la jeunesse. Ce qui me révolte précisément, c'est l'habileté des exploiters et l'efficacité de leurs méthodes dictatoriales.

A une époque où l'idéal humain est l'auto, le pique-nique, le réfrigérateur, la machine à laver, le bébé-contrôle, nous avons des idoles à la mesure de nos rêves. Ne nous plaignons pas.

G., 12 ans.

*

La morale c'est de l'argent. Du moins pour les idoles à l'usage de la jeunesse. D'où le mythe des Fiancés. Ça vaut toutefois mieux que les « fils adoptifs ». Hum !

F., 14 ans.

ADAMO

« Je suis, confia le Créateur à Satan, las de ces cris qui montent vers moi, las de ces bruits, las de ces nuits à

yéyés. Un peu de sentiment, que diable ! C'est fou ce que j'ai envie de redevenir jeune ! »

Il fronça le sourcil droit, ouvrit l'œil gauche, avisa dans son ciel un petit drôle, tout laineux encore, qui rêvait et chantait au clair du Paradis. « Va, fils, dit-il. Enchanter les hommes de tes mélodies. Je garde ton auréole en gage. » Et il ouvrit les portes de l'espace.

F., 14 ans.

ANKA

L'idole vers laquelle je porte ma préférence n'est pas Johnny. Je préfère Paul Anka et Claude François. Ils sont bien et ne gagnent pas autant d'argent que Johnny qui ne sait plus quoi en faire. Je ne voudrais pas être à sa place, car je m'ennuierais à cacher tout ça chez moi ou même à la banque.

G., 13 ans.

RICHARD ANTHONY

Sa voix grave et chaude nous berce doucement lorsqu'on écoute ses mélodies.

Il n'est pas très grand mais fort et frisé.

Il ne yéyéte pas et ne passe pas sa vie à distribuer des autographes.

On le vend en médailles à la communale.

G., 10 ans.

*

Il a des yeux marron et des sourcils fins, un nez mince, une petite bouche; un petit creux garnit son menton. Il est petit mais très menu et il a des cheveux hérissants. Voici maintenant son portrait moral. Richard Anthony paraît gentil et très sympathique, il s'amuse quand il a le temps avec ses enfants et son chien. Le dimanche il organise un tour en avion pour toute sa famille¹.

1. Excellente publicité qui prend toujours auprès des jeunes.

A la télé il était drôle avec sa face convulsionnée et ses joues irritées, l'autre soir.

F., 11 ans.

BEATLES

Les Beatles ? Pour moi ce ne sont que tigres de papier.

F., 10 ans.

*

Aucune de ces idoles chevelues ne me touche. Je ne veux pas en parler. Ce n'est pas du tout mon genre ces artistes de music-hall si l'on peut dire. Les chansons entendues pourraient se comparer à des chants dans les asiles d'aliénés. Il n'est pas nécessaire d'avoir des dons extraordinaires pour crier et se tortiller comme des sauvages. Hélas ! plus connus que Shakespeare, ces fous cotés en bourse !!!!!

G. 13 ans.

*

Quand j'entends ces « défenseurs de la livre sterling », je trouve : ils chantent bien. Mais c'est tout. Car la folie qu'ils ont engendrée, l'argent qui leur donne la puissance, l'influence qu'ils ont et qui avilit les hommes politiques au point qu'ils flattent les Beatles pour les mettre dans leur camp, tout cela me choque et me fait penser que le lion britannique est un lion en pantouffles et perruque, désormais.

*

Je réfléchis à leur prestige phénoménal et je me dis que Dieu est grand et très loin de la terre.

G. 13 ans.

*

Le rideau se lève. Des hurlements commencent à retentir dans la salle. Les voilà ! On dirait des diables ébouriffés sortant de leur boîte. Ce sont les Beatles, ces jeunes Anglais qui par-

courent le monde en laissant derrière eux le désordre et la folie. D'ailleurs, je constate que ce sont les filles qui aiment ces horribles chanteurs.

Premièrement, ils ont besoin d'une bonne coupe de tignasse.

Ensuite, ils chantent bien trop fort et même ce n'est plus du chant mais des cris.

Et puis, est-ce qu'on a besoin d'avoir des vedettes anglaises alors que nous avons en France de si bons chanteurs comme Richard Anthony, garçon sympathique qui chante bien et qui nous conseille, dans ses chansons, de bien travailler en classe.

F., 10 ans.

LENY ESCUDERO

Quand Leny chante, avec sa voix brisée, pâle, parlant des paradis perdus, je voudrais pouvoir toute la nuit pleurer entre ses bras.

F., 14 ans.

*

Avec son œil de crapaud mort d'amour, il me déplaît souverainement. J'aimerais pas lui serrer la louche.

G., 11 ans.

CLAUDE FRANÇOIS

C'est un bon loupiot, un tantinet maigriot. Il a de la voix. Mais histoire de se marrer, il vaut mieux Francis Blanche. Il me fait le rire grim pant, cet ostrogoth !

G., 15 ans.

*

J'aime beaucoup son physique et ses chansons. Je trouve aussi qu'il les dit très bien et elles ont du sens; il chante très bien et ne crie pratiquement pas. Il voyage beaucoup, comme les grands artistes.

Le soir quand, à la télévision, passe une émission sur Claude

IDOLES, IDOLES

Recueillant, avec malice mais avec tendresse, les perles de ses élèves, Jeanne Delais avait composé un livre : « Les Enfants de l'Humour », véritable trésor de poésie involontaire et naïve. A travers ces lapsus révélateurs, ces récits baroques, ces réflexions absurdes, on pouvait deviner l'âme de l'enfance.

Mais les enfants sont aussi des juges. Dans « Idoles, Idoles », Jeanne Delais nous rapporte ce qu'ils pensent des adultes les plus célèbres, des vedettes du cinéma, de la chanson, du sport et de la politique. Qu'il s'agisse de Brigitte Bardot ou du général de Gaulle, leur jugement est souvent brutal, passionné, mais parfois aussi étrangement objectif. Comme si l'enfance était une planète d'où l'on peut voir les choses des adultes avec tout le détachement nécessaire.

Le plus grand humoriste du monde n'aurait pas été capable d'imaginer avec autant de cocasserie qu'un écolier de onze ans une journée du Président de la République.

Quand on aura bien ri, on pourra réfléchir. En formulant ces opinions sur les Idoles, les enfants et les adolescents nous livrent, sans le vouloir, un portrait de la jeunesse moderne.

nrf

Extrait de la publication

9,70 F (+ t.i.)
10 F T. L. I.